

de la magistrature, de tout pouvoir conservateur de la société. Les pasteurs, en réveillant sans cesse la foi dans le cœur des habitans des campagnes, leur rappelant que Dieu a établi les puissances légitimes, qu'il venge leurs droits violés, et punit éternellement les sujets rebelles; déposant le germe de ces salutaires doctrines dans les esprits encore tendres de l'enfance; pliant une jeunesse indocile sous le double joug de la religion et des lois, sont les soutiens de l'ordre public et les fermes colonnes de la monarchie. Ces troupes de zélés missionnaires, qui parcourent les villes et les bourgades, prêchant la pénitence, attirant les coupables par l'espoir du pardon, remuant, par les terreurs de la foi, les consciences les plus endurcies, dissipant les factions et les brigues, réunissant tout au pied de la croix et dans les bras de Jésus-Christ, sont, aussi bien que nos soldats, les armées qui nous défendent. Et ces temples où, en chantant les louanges du Seigneur, on oublie les préventions et les haines; où, à la vue de l'autel, du tabernacle et de l'agneau qui s'immole, on se croit transporté dans le séjour de l'éternelle paix, loin des troubles et des crimes de la terre; où l'on pleure ses péchés et l'on prie pour son roi, sont des citadelles aussi redoutées des ennemis du dedans, que nos foteresses les plus imprenables le sont des ennemis du dehors.

Si nous n'avons pas encore assez compris que l'Eglise, en France, est le véritable fondement de l'état, et que l'une ne saurait tomber sans que l'autre s'écroule sur elle, les méchans du moins le comprennent, et toute leur conduite en est une preuve sans réplique. Lorsque les maîtres et les disciples d'une philosophie séditeuse et antisociale eurent conçu le dessein de renverser la monarchie française, ils préparèrent ce grand œuvre par cinquante années de déclamations contre l'Evangile et de calomnies contre les prêtres. Lorsque le temps de l'exécution fut venu, la première victime qu'ils immolèrent fut le clergé; et aussitôt noblesse, magistrature, gouvernement,

ordre public, tout périt à la fois: et quand les temples furent fermés, les autels abattus, un peuple sans Dieu égorgea son roi. Jetez les yeux sur les autres contrées, ou la même secte a depuis essayé ses jeux sanglans; et voyez si la même marche n'a pas été partout suivie; si la vente des biens de l'Eglise et la proscription des ministres sacrés, n'a pas été partout le premier signal des désordres, et comme le prélude indispensable du bouleversement des empires. Et parmi nous encore, ceux qui voudraient nous replonger dans l'anarchie et le chaos, dissimulent-ils l'effroi que leur cause le retour des Français à la religion de leurs pères? ne font-ils pas autant d'efforts pour éloigner le peuple de nos églises, que pour le rendre irréconciliable avec nos institutions monarchiques? et si plus d'une fois on les a vus frémir au seul aspect de l'armée fidèle qui environne le trône, ne les a-t-on pas entendus rugir au seul nom des missionnaires qui prêchent l'Evangile? Leurs sentimens, mes Frères, vous apprennent quels doivent être les vôtres; leur haine est la mesure de votre amour: ce qu'ils ont besoin de détruire pour tout perdre, vous avez besoin de le conserver et de le rétablir, pour tout sauver. J'ajoute encore ce mot: si nos ennemis, pour faire l'œuvre de Satan, se sont mis sous la protection de l'enfer, nous qui faisons l'œuvre de Dieu, mettons-nous de plus en plus sous la protection du Ciel. De là nous viendront la force et la victoire; et bientôt, triomphant de tous les obstacles, délivrés de toutes les craintes, nous dirons avec le Prophète: Nos adversaires se sont confiés en leur nombre et leur audace, en leurs machinations et leurs intrigues; et, pris dans leurs propres pièges, embarrassés dans leurs complots, ils sont tombés: *Hi in curribus, et hi in equis... ipsi obligati sunt et ceciderunt*. Pour nous, nous avons invoqué le nom du Seigneur, et, soutenus par sa main puissante, nous nous sommes relevés et ne retomberons plus: *Nos autem in nomine Domini Dei nostri... surreximus et erecti sumus* (1).

(1) Ps. xix, 8, 9,

Je vous ai fait connaître, mes Frères, les motifs qui vous pressent de secourir votre église; il me reste à montrer que le plus nécessaire des secours, est celui qu'elle réclame aujourd'hui pour l'éducation des jeunes clercs destinés à perpétuer son sacerdoce. C'est le sujet du second point, que j'abrègerai.

## SECOND POINT.

Vous ne serez pas étonnés que nous changions ici de ton et de langage, mes Frères. Tant que nous avons eu à retracer les bienfaits et la gloire de votre église, et les honorables souvenirs de ces temps, où, florissante et heureuse, elle répandait l'éclat et la prospérité sur la nation entière, un peu d'élevation et de pompe a pu convenir à notre discours. Mais maintenant qu'un triste devoir nous appelle à exposer les besoins de cette même église, pauvre, affaiblie, humiliée; que nous venons implorer pour elle les secours de cette charité compatissante et généreuse qu'elle exerça si libéralement aux jours de son opulence, nous n'avons plus la force de soutenir ces grandes paroles, et il ne reste à notre douleur d'autre langage que celui de l'humble indigence qui supplie. Oubliez donc, j'y consens, tout ce qui a fait la grandeur de cette antique et illustre église de France, votre mère, tout ce qu'elle a eu de titres à l'admiration des autres peuples et à votre reconnaissance. Ne voyez plus que ses malheurs; et qu'elle ait au moins le droit commun à tous les infortunés, de vous émouvoir par le spectacle de sa misère. Oh! combien il m'en coûte de prononcer ce mot déchirant et trop vrai, sa misère!... Mais qu'il ne suffise pas de la nommer; laissez-moi, mes chers Auditeurs, la déployer tout entière à vos yeux; ayez le courage d'entendre ce que j'aurai le courage plus difficile de dire; en un tel sujet, votre confusion et votre douleur ne saurait surpasser la mienne.

Pour ne vous donner que des idées exactes et précises de l'état actuel de votre clergé, je prends

les tableaux authentiques qu'on en publie chaque année. Je les déroule devant vous ces trop véridiques tableaux, sur lesquels, je l'avoue, je n'ai pu arrêter mes regards sans les couvrir de mes larmes; j'y vois, à la vérité, avec action de grâces, les effets récents de la pieuse sollicitude du monarque, de nouveaux sièges érigés, d'anciennes métropoles rétablies, quelques églises et quelques séminaires reconstruits ou réparés, des secours accordés aux plus nécessaires d'entre les ministres des autels. Nous sentons le prix de ces bienfaits; mais hélas! c'est le vide du sanctuaire qu'il s'agirait de remplir; et il s'accroît, il devient plus effrayant tous les jours. C'est maintenant que je vous prie, mes Frères, de fixer avec moi vos esprits sur les états authentiques dont je viens de parler.

Mon attention se porte d'abord, avec inquiétude, sur un article où je lis : « Nombre des prêtres manquans aux besoins urgens des diocèses et des paroisses. » Eh bien! quel est-il ce nombre fatal? combien manque-t-il de prêtres aux premiers besoins des églises? Il manque, mes Frères, au strict et absolu nécessaire de la religion en France, treize mille cinq cent prêtres (1). Vous frémissiez. Un moment, lisons encore : « Prêtres que la mort enlève chaque année, terme moyen, de onze à treize cents. » Poursuivons : « Prêtres que l'âge et les infirmités ont rendus inhabiles à tout service, et qui ne sont plus pour le clergé qu'une charge pesante, deux mille trois cent cinquante. » Avançons. Parmi ceux qui exercent le ministère, combien encore compte-t-on de vieillards, à peine capables d'un faible travail, et dont les forces défaillantes ne sont plus soutenues que par un zèle presque miraculeux et par un reste d'ardeur qui s'éteint? Lisez : « Prêtres sexagénaires, septuagénaires et au-dessus, en activité de service, près de quatorze mille. » Toutes ces tristes réductions faites, quel est le nombre de ministres valides

(1) En 1824.

et encore dans la force de l'âge, qui restent aux immenses besoins de la France catholique? » Un peu plus de vingt mille. » Vingt mille prêtres pour plus de trente-huit mille communes! vingt mille prêtres pour trente millions de chrétiens!

O Eglise de France, naguère si belle et si féconde, qui ne trouvais pas seulement, dans la nombreuse tribu sacerdotale que tu nourrissais dans ton sein, de quoi pourvoir abondamment aux nécessités spirituelles de tout un vaste royaume; mais qui fournissais, de ta surabondance, des prêtres, des pontifes, des prédicateurs de la parole sainte, à d'autres nations moins favorisées du Ciel, et envoyais des colonies entières d'apôtres jusqu'aux extrémités du monde: voilà donc à quelle stérilité et quelle détresse tu es maintenant réduite! O nouvelle Sion, aussi désolée que celle dont Jérémie nous a peint les infortunes, « tes voies pleurent, on n'accourt plus à tes solennités, » qui ont perdu leur pompe et leur éclat; les sacrificateurs manquent à tes autels, les pasteurs aux brebis du troupeau; des milliers de ministres, la gloire de ton sanctuaire, que le glaive a moissonnés dans la plus cruelle des persécutions, ne sont pas remplacés; tes enfans te demandent le pain de leurs âmes, sans que tu puisses le leur rompre, ou, plus malheureux encore, ignorant même s'ils ont une âme, ils ne demandent rien, et périssent sans ressource.

Parlons sans figures; revenons aux calculs précis et aux résultats authentiques; lisons: « En vacance permanente, faute de desservans pour les remplir, de trois à quatre mille succursales; » c'est-à-dire, mes Frères, cinq ou six mille communes, près du sixième de la France, sans pasteurs et sans culte! six mille communes, où le sacrifice perpétuel a cessé; où il ne reste, pour tout vestige de religion, qu'un presbytère abandonné, à côté des ruines d'un temple démoli; où les enfans naissent, sans un prêtre pour les baptiser; où la jeunesse croît sans apprendre qu'il

y a un Dieu; où l'on se marie, sans bénédiction nuptiale; où l'on vit sans foi, sans mœurs, sans autre frein que la crainte des supplices; où l'on meurt sans sacremens, sans repentir et sans espérance! Telle est la situation du royaume très-chrétien; et dans quel moment? lorsque l'enfer semble avoir inventé de nouveaux secrets pour pervertir les hommes; qu'il a doublé tous ses moyens de séduction et de puissance; qu'il a ses partisans déclarés, ses agens avoués, sa milice enrôlée, rangée sous le drapeau, et marchant, enseignes déployées, à la conquête de la terre; lorsque les chaires de pestilence et d'erreur, érigées partout, ont leurs professeurs et leurs maîtres accrédités et applaudis; que l'impiété a ses docteurs, le matérialisme ses démonstrateurs, l'athéisme ses apôtres, tous les vices leurs apologistes, toutes les doctrines corruptrices et désastreuses leurs patrons et leurs prédicateurs; lorsque l'église de Satan, prédite dans les Ecritures, *Ecclesia malignantium* (1), est visible à tous les regards; qu'elle a sa constitution et sa hiérarchie, ses lois et ses dogmes, ses grands-prêtres et ses hiérophantes, ses mystères, ses initiations, ses symboles, ses excommunications et ses foudres; lorsque le génie du mal, régnant par la dépravation des mœurs et par l'incrédulité, voue hautement à l'anathème et à la dérision la vertu, la piété, tout ce qui tient au culte et à l'adoration du vrai Dieu; lorsque ceux mêmes qui gouvernent l'état ne sont pas à couvert de la raillerie et de l'insulte, s'ils entreprennent de réprimer la fureur du sacrilège, et de déclarer la maison de Dieu aussi inviolable que celle du particulier le plus obscur: tant on est décidé à vouloir qu'il n'y ait de libre que le crime, de respecté que le vice, de protégé que le scandale, de sacré que la profanation et le blasphème!

Dans un tel état de choses, que peuvent, pour défendre la morale et la religion contre de si puissantes ligues, une poignée de prêtres qui ne suffisent

(1) Ps. xxv, 5.

pas même aux premiers besoins spirituels des peuples, à l'administration des sacremens et à l'instruction de l'enfance; et qui, en se consumant de travaux, ont encore la douleur de voir une portion considérable du troupeau abandonnée, comme dans les pays infidèles?

Il est donc vrai que l'unique et dernière espérance de votre église, et par conséquent de la patrie, de vos familles, et de tout l'ordre social en France, repose sur cette jeunesse ecclésiastique, qui s'élève à l'ombre du sanctuaire, et pour laquelle nous réclamons vos secours. Si, par la bénédiction du Ciel et par vos bienfaits, croissant sous les yeux des maîtres expérimentés et vertueux à qui elle est confiée, elle se multiplie assez pour remplir le vide effrayant qui vient de vous être manifesté, pour fournir non-seulement des pasteurs aux paroisses délaissées, de laborieux ouvriers aux campagnes, de sages directeurs aux consciences, mais encore d'éloquens orateurs à la chaire évangélique, de savans et habiles défenseurs à toutes les vérités si audacieusement combattues, des instituteurs pieux et éclairés aux générations naissantes, de fidèles gardiens au dépôt de la foi et de toutes les précieuses traditions que nous avons reçues de nos pères, enfin de zélés et utiles coopérateurs à l'autorité qui veille au maintien des mœurs publiques; n'en doutez pas, toutes les plaies se fermeront, tous les maux seront réparés; le Seigneur achèvera l'œuvre de ses miséricordes sur cette nation qui lui fut toujours chère, et votre postérité, instruite par nos fautes, sera plus heureuse que ne l'ont été vos aïeux.

Mais, mes Frères, ne nous flattons pas de parvenir, en un moment, à une si complète reconstruction de notre église. Hélas! pour la conserver seulement dans l'état que je viens de représenter, tout déplorable qu'il est, et empêcher une décadence plus rapide, d'assez grands efforts de charité seront nécessaires de votre part : connaissez-les. C'est toujours sur la

foi des mêmes tableaux déjà cités que je parle. Vous saurez donc, mes Frères, que pour maintenir l'état actuel et si affligeant de votre clergé sans accroissement ni diminution, le nombre d'élèves ecclésiastiques qu'on entretient dans les maisons publiques d'éducation et ailleurs, depuis les premières études jusqu'au sacerdoce, est de plus de trente-six mille. Ce nombre ne fournit qu'environ treize cents prêtres par an, pour toute la France, c'est-à-dire, autant à peu près que la mort en enlève chaque année. On ne peut donc en rien rabattre, sans augmenter le mal dont nous cherchons le remède. Suivez-moi maintenant. Sur ces trente-six mille élèves, un peu moins de six mille sont nourris aux frais de l'état, des départemens et des communes; on peut évaluer à neuf ou dix mille ceux qui pourvoient en tout, ou en partie, à leur propre entretien; restent plus de vingt mille nourrissons du sanctuaire, vingt mille enfans précieux à la religion et à la monarchie, mais dépourvus des dons de la fortune, qui ne peuvent être conservés à leur sainte vocation et aux besoins des générations à venir, que par les largesses et la charité des fidèles.

Si l'impiété voulait triompher ici, et nous demandait avec une insultante ironie, d'où vient qu'on ne voit presque plus que des pauvres entrer dans les rangs de la milice sacrée, nous répondrions d'abord que nous ne rougissons pas de cette humiliation apparente; qu'ainsi commença l'Eglise, et qu'après avoir eu pour premiers prêtres et pour premiers évêques, de pauvres pêcheurs du lac de Génésareth, elle conquit le monde, reçut les royaumes et les empires dans son sein, et conformément aux prédictions des prophètes, vit les riches, les grands et les Césars eux-mêmes, se courber sous son joug, et baisser humblement la trace de ses pas: *Pulverem pedum tuorum lingent* (1); qu'elle est accoutumée, de-

(1) Isa. XLIX, 23.

puis dix-huit siècles, à toutes les vicissitudes; qu'opulente ou dépouillée, libre ou dans les fers, habitant les palais ou les catacombes, assise auprès des trônes ou montant sur les échafauds, elle ne craint pas plus l'indigence et les ignominies que les supplices: parce que sa destinée est de sortir victorieuse de toutes les épreuves, de survivre à tous ses persécuteurs, et de demeurer seule impérissable, au milieu d'un monde dont la figure passe et dont la haine ne saurait lui nuire. Si donc aujourd'hui, comme au temps de saint Paul, elle ne compte parmi ses ministres, ni beaucoup de fortunés du siècle: *Non multi potentes* (1); ni beaucoup de ceux que distingue une illustre naissance: *Non multi nobiles* (2), elle ne s'en trouble point; elle est l'épouse de celui qui se plaît à choisir ce qu'il y a de plus faible, pour briser toute la force de ses ennemis; ce qui est vil et méprisable à leurs yeux, ce qui leur semble un pur néant, pour anéantir tout l'ouvrage de leur orgueil, et faire évanouir en fumée leurs plus superbes espérances: *Et ignobilia mundi, et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret* (3). Laissez croître ces petits, ces humbles et ces pauvres; ils ont la même noblesse et les mêmes trésors, les mêmes armes que les apôtres; ils n'ont besoin, comme eux, que de la croix de Jésus Christ; avec elle ils vaincront aussi le monde, et prouveront encore une fois, que « la faiblesse de Dieu est plus forte que toute la puissance humaine, et la folie de Dieu plus sage que toute la sagesse et toute la vaine philosophie des hommes. »

Voilà notre première réponse. La seconde, c'est à vous, grands et riches du siècle, que nous l'adressons. Comment se fait-il que vos enfans, qui autrefois se pressaient en foule autour du sanctuaire, en

(1) I. Cor. 1, 26.

(2) I. Cor. 1, 26.

(3) I. Cor. 1, 28.

forçaient presque les portes et en montaient les degrés avec tant d'ardeur, lorsque le faste et l'opulence environnaient encore les dignités saintes, n'aspirent plus à l'honneur de servir l'Eglise, depuis qu'elle a perdu ses possessions terrestres, et qu'elle n'est plus la dispensatrice que des trésors du Ciel? Que vous seriez à plaindre, s'ils avaient appris auprès de vous à ne voir dans une vocation divine que les espérances de fortune qu'elle présente, et à n'estimer le sacerdoce de Jésus-Christ que par l'or et l'argent qu'il promet? Ah! souffrez que je le dise, car c'est ma sincérité qui m'inspire: si nous voyons trop souvent de nobles et antiques races s'éteindre, ne serait-ce pas parce qu'elles sont devenues stériles pour la religion? Si quelques noms illustres, effacés ou obscurcis par des noms nouveaux, perdent de jour en jour leur éclat, ne serait-ce pas parce qu'ils ne brillent plus dans les sacrées archives de la maison de Dieu? Le Tout-Puissant qui ne voit que ses propres desseins, qui a tout fait pour son Fils unique, ne rejette-t-il pas comme inutile un grand qui ne veut plus contribuer à sa gloire, et ne laisse-t-il pas sécher dans ses racines l'arbre qui ne porte plus de fruits pour son Eglise? Voulez-vous que vos familles reprennent leur première splendeur? renouez leur ancienne alliance avec l'Epouse de Jésus-Christ; que chacun de vous demande au Ciel un enfant de plus, qui soit appelé, comme Aaron, aux fonctions augustes du sanctuaire, et qui en soit l'ornement encore plus par ses vertus que par sa naissance et ses titres. Imitant la mère de Samuel, consacrez à l'autel cet enfant de bénédiction; il attirera tous les genres de grâces et de faveurs sur les auteurs de ses jours, sur ses frères et sur toute sa race; et ce rejeton béni fera reverdir le tronc où il aura reçu la vie.

Est-ce trop demander? Eh bien! assistez du moins de votre or, dans sa détresse, celle dont les richesses et les dignités ont tant contribué autrefois à l'éclat du nom que vous portez; aidez-la du moins à nour-

rir les enfans qui remplacent les vôtres dans le service du sanctuaire; elle vous recommande ses nourrissons qui lui sont si chers, ses futurs ministres....

.....

---



---

## SERMON

POUR

### L'OEUVRE DU CALVAIRE

DU MONT VALÉRIEN (1),

PRÊCHÉ EN 1826, AUX APPROCHES DU CARÈME.

---

*Principes verò... omnes viri et mulieres mente devotâ ob-  
tulerunt donaria, ut fierent opera quæ jusserat Dominus.*

Les princes et les personnes de tout rang offrirent avec empressement leurs dons pour l'achèvement de l'œuvre du Seigneur. (*Exod. xxxv, 27 et 29.*)

EN jetant mes regards sur cette assemblée imposante et auguste, où je vois réunis, devant l'autel du souverain Seigneur de l'univers, la fille des rois et des empereurs (2), d'illustres princes de l'Eglise, et l'élite de la cour et de la ville, mon cœur, pénétré de respect, se remplit en même temps, mes Frères, d'un vif sentiment de consolation et de joie. O Eglise de mon Dieu! tout ne sera donc pas affliction pour vous, dans ces jours d'ivresse consacrés dès longtemps, par un monde frivole, à la dissipation et aux vains plaisirs! Si les jeux, les pompes, les dissolutions même du siècle ont leurs sectateurs, la piété et les bonnes œuvres ont aussi les leurs; pendant que les

(1) L'Auteur n'avait pas mis la dernière main à ce discours. Cependant nous avons cru qu'il pouvait être offert au public.

(2) Madame la Dauphine, auparavant duchesse d'Angoulême.